



Les Echos de
L'INSTITUT LEMONNIER

||| ECOLE |||
PROFESSIONNELLE
DIRIGEE PAR LES
PERES SALESIENS
CAEN - CALVADOS



SAINT JEAN BOSCO



Prix : 20 francs

Savez-vous...

CE QU'EST L'INSTITUT LEMONNIER

C'est une des 850 maisons d'éducation populaire que les Salésiens, religieux fondés par saint Jean Bosco (1815-1888), dirigent actuellement dans 58 nations disséminées dans les cinq parties du monde.

Son ouverture remonte à 1926, date à laquelle les Salésiens, sur l'invitation de Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux et de Lisieux, vinrent s'installer dans les locaux de l'ancienne maison Leveneur.

C'est une école reconnue de l'Etat, habilitée à recevoir des legs et à percevoir la taxe d'apprentissage.

CE QU'ON FAIT A L'INSTITUT LEMONNIER

La formation qu'on y donne est d'ordre essentiellement professionnel et chrétien.

Les cours s'échelonnent sur une durée de trois ou de cinq ans, suivant que l'élève les couronne par les examens officiels du Certificat d'Aptitude Professionnelle (C. A. P.) ou du Brevet d'Aptitude Professionnelle (B. A. P.).

En temps normal, l'Institut donne aussi un enseignement primaire en vue de l'orientation professionnelle et du préapprentissage, et un enseignement secondaire classique destiné aux jeunes gens désireux de se faire prêtres, soit dans un diocèse, soit dans une congrégation, soit dans les missions.

En marge de ces cours, primaires, secondaires et techniques, une formation musicale, artistique, sportive et religieuse est encore assurée aux élèves, grâce aux leçons quotidiennes de solfège, de musique instrumentale et de chant, aux feux de camps et aux séances théâtrales, aux cours de gymnastique et d'athlétisme, aux différents mouvements d'Action Catholique (Cœurs Vaillants, J. E. C., J. O. C., Scouts) et à la classe hebdomadaire d'instruction religieuse. L'adolescent, on le voit, s'épanouit à l'Institut dans une ambiance de travail, de joie et de liberté, si chère aux fils de Don Bosco.

COMMENT ON ENTRE A L'INSTITUT LEMONNIER

Pour être admis aux cours d'apprentissage de l'Institut Lemonnier, les seuls qui fonctionnent pour le moment, il faut :

- 1° Jouir d'une santé suffisante et n'être atteint d'aucune infirmité qui empêche de suivre le règlement de la maison.
- 2° Posséder son certificat d'études primaires.
- 3° Ne pas avoir dépassé l'âge de 16 ans.

Le mot



du Directeur

C'EST la première fois, depuis mon arrivée à l'Institut Lemonnier, que j'ai l'avantage de m'adresser à vous par l'intermédiaire de notre bulletin ressuscité, renouant ainsi une tradition chère à mes prédécesseurs, une tradition qui leur permettait de vous tenir périodiquement au courant de la marche de la maison, de ses projets, de ses réalisations, de ses succès et de ses difficultés.

Aujourd'hui que cette même faveur m'est accordée, je veux, avant toute autre chose, vous dire mon immense gratitude pour l'aide si efficace que vous nous avez apportée au cours de ces quatre années d'occupation, alors que vous ne saviez presque rien de nous.

Grâce à votre charité inlassable, non seulement des petits gars ont pu apprendre un métier, mais jamais, depuis la fondation de la maison, leur nombre n'avait atteint celui de cette année aux résultats du C.A.P. : sur 50 présentés 48 ont été reçus.

Sans les terribles événements de cet été, nous aurions eu le droit d'espérer, pour un proche avenir, des résultats plus consolants encore.

Mais hélas! l'ouragan est passé, jetant par terre les 4/5 de l'établissement et abîmant affreusement le reste.

L'atelier de menuiserie a complètement disparu ainsi que le coin des machines à la mécanique, six dortoirs, toutes les classes, toutes les études, la bibliothèque des professeurs et celle des élèves, l'infirmerie, les douches, la buanderie, la cave, sans compter mon bureau et celui du Père Econome.

Presque tout l'outillage a été détruit ou pillé, le mobilier scolaire pulvérisé, la literie déchiquetée, la réserve des fournitures de classe et d'atelier engloutie... de sorte que, le 8 juillet, il ne nous restait que des décombres et notre vaillance pour tout recommencer.

Cinq mois de travail acharné et du chaos indescriptible qu'était l'Institut à cette époque nous avons fait une école, de nouveau présentable, où 160 apprentis travaillent à leur étai ou à leur établi.

Nous voudrions mieux faire encore. Il y a tant de misères autour de nous !... Voici, par exemple, la situation du dernier enfant que nous avons accepté : maman décédée, papa déporté en Allemagne, en charge à sa grand-tante de 71 ans, sinistrée, avec ses deux petites sœurs, 11 et 9 ans, dont l'une, celle de 11 ans, est dans le plâtre. Et c'est tous les jours qu'on me sollicite pour des cas analogues. Malheureusement, malgré le prodigieux effort que nous avons accompli, nous ne disposons pas de place pour recevoir ces enfants. C'est pour nous un crève-cœur. De plus, des choses essentielles nous manquent, comme l'eau courante et l'électricité, si inconcevable que cela puisse paraître pour une école en fonctionnement comme la nôtre. Espérons que la parution de ce bulletin aura pour effet de hâter leur installation. Alors, surtout si nous nous voyons attribuer quelques baraquements pouvant servir de classes, de salles d'étude, d'ateliers, de dortoirs, en octobre prochain, et peut-être même avant, nous aurons un nombre équivalent, sinon supérieur, d'élèves à celui d'avant guerre. Il y aurait de ce fait, tout de suite, moins de misère chez les jeunes et, demain, davantage d'ouvriers qualifiés dont on aura tant besoin.

Afin que cela soit, je vous demande à tous un appui sans réticence. Je sais que beaucoup d'entre vous ont encore été plus cruellement éprouvés que nous et ne peuvent plus nous apporter l'aide d'autrefois. A ceux-là je dis : gardez votre confiance dans l'avenir, ce que vous avez fait pour les enfants de Don Bosco aux heures de prospérité n'est pas perdu maintenant que vous êtes dans le malheur. Aux autres, à ceux que la guerre a épargnés, je demande de ne pas lésiner avec leur devoir, les malheureux comptent sur eux.

Je reçois, de temps en temps, des lettres admirables qui sont comme la véritable expression de la conscience française dans l'adversité. Je ne puis résister au besoin, en terminant, de vous citer celle-ci, reçue il y a quelques jours à la suite de mon appel en faveur de la taxe d'apprentissage :

« Je vous accuse réception de la lettre que vous avez adressée à Mme X... au sujet de la taxe d'apprentissage dont nous avons l'habitude de vous envoyer le montant.

» Je regrette de ne pouvoir le faire cette année. Mme X... ainsi que ma femme et mes quatre enfants ont été tués au cours du bombardement du 7 juin. Notre maison d'habitation, nos entrepôts, avec la totalité des marchandises et du matériel, ont été la proie du feu et je n'ai pu sauver aucun élément comptable.

» J'ai le courage de réinstaller mon commerce dès que les circonstances me le permettront, et chaque année je ne vous oublierai pas. »

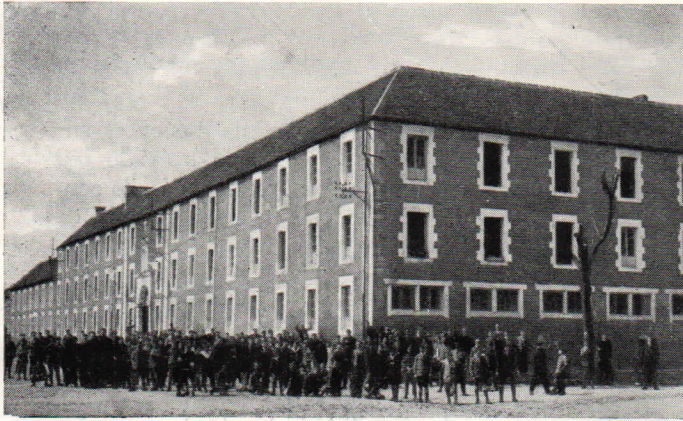
Sans commentaires, n'est-ce pas ?... Alors, vous qui n'avez rien perdu, ayez la même hauteur d'âme. Selon vos moyens, venez au secours des petits Normands. Dès à présent, en leur nom, je vous dis : merci.

F. GUILLERM

L'Institut dans la tourmente

Tous les jours le courrier nous vaut des lettres, dont quelques-unes sont datées parfois de trois ou quatre mois, nous demandant ce que nous

jours et les nuits si extraordinaires que nous avons vécus, l'Institut Lemonnier est resté fidèle à lui-même, ayant su se dévouer sans compter au service des malheureux soit à Caen, au centre d'accueil de l'Hospice Saint-Louis, soit à Giel dans l'Orne, dans le Centre Chirurgical installé dans notre Orphelinat, soit aux fameuses « Cavernes de Fleury » où furent évacués les vieillards de la ville et des environs de Caen.



La façade de l'Institut Lemonnier... PHOTO DELASSALLE. — CAEN.

sommes devenus pendant la tourmente qui a ravagé la Normandie.

On veut savoir si nous avons eu des victimes, si la maison et les ateliers sont encore debout, si nous sommes restés à Caen pendant la bataille, si notre rentrée s'est effectuée, si...



Ce bulletin, le premier depuis la libération, va donner à nos amis, bienfaiteurs, anciens élèves, confrères des 42 maisons salésiennes de France, les renseignements susceptibles de les intéresser.

Il leur montrera que, pendant les

...s'est écroulée
sous les bombes.

Cette chronique abondante, tassée, mais vivante, je l'espère, donnera à chacun une idée aussi exacte que possible de la dure réalité que nous avons vécue et au milieu de laquelle nous nous débattons encore. Elle éveillera aussi, je le souhaite, chez quelques-uns de ses lecteurs, restés à l'abri de nos misères, le désir de nous aider à repartir : d'abord dans des baraquements, puis dans de vastes bâtiments neufs parfaitement conditionnés où une nombreuse jeunesse ouvrière pourra s'épanouir et apprendre un métier qui sera demain sa richesse et l'un des meilleurs appoints pour le relèvement du pays.

PHOTO DELASSALLE. — CAEN.



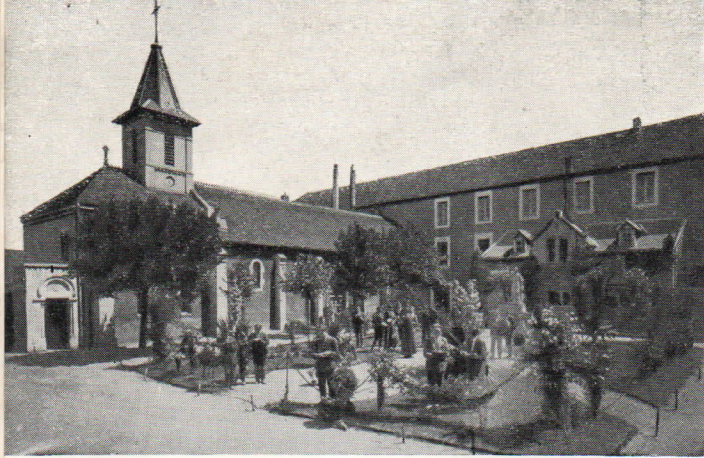


PHOTO DELASSALLE. — CAEN.

Sur nous, les

La cour
d'honneur...

NUIT du 5 au 6 juin... Comme tous les Caennais et les habitants de la côte, nous sommes, à l'Institut Lemonnier, réveillés en sursaut par la canonnade monstre qui nous parvient de la mer... Cette fois on n'en peut douter : « Ça y est... » et chacun de sauter à bas du lit pour essayer de se rendre compte de l'ampleur du débarquement.

Mais à part le rougeoiement qui s'étendait à l'Ouest, sur la côte, et l'immense nappe de fumée qui roulait à l'horizon, impossible, même du haut de l'atelier de mécanique, de rien discerner... Aussi chacun, ayant tari ses commentaires, regagna son lit qui frissonnait sous les coups lointains des obus pleuvant sur la côte et essaya de dormir... Quelques heures plus tard nous étions tous de nouveau sur pied échangeant nos impressions et nous demandant si nous n'allions pas, d'un moment à l'autre, nous trouver en plein baroud...

Ça ne devait pas tarder...

A une heure et demie de l'après-midi une nuée de bombardiers apparut à l'horizon, venant de la mer, et se dirigeant sur nous.

Quelques minutes après des quartiers entiers de la ville étaient en ruines et en

flammes. C'est à peine si on eut le temps de réaliser le malheur.

Personnellement, je venais d'écouter sur un poste à galène l'émission spéciale qui donnait de Londres les premiers détails concernant le débarquement et je sortais de chez le Père Directeur, à qui je venais de les communiquer, quand je vis choir sur la menuiserie trois bombes tandis qu'une dizaine d'autres tombaient, avec un bruit que nous n'oublierions plus, dans un rayon de vingt à cinquante mètres.

Perdu dans une âcre fumée de poussière qui m'aveuglait, m'étouffait et me crissait sous les dents, recroquevillé à terre, criant des supplications vers le Ciel, j'entendis, dans un vacarme indescriptible, fait du fracas des vitres et des tuiles qui tombaient, des portes, des fenêtres, des cloisons et des charpentes qui se disloquaient, des cris d'effroi, des gémissements et des appels... C'était atroce.

Et les bombardiers s'éloignèrent...

L'atmosphère à peine éclaircie, par je ne sais quel instinct, nous nous retrouvâmes groupés, alors qu'avant le bombardement nous étions dispersés aux quatre coins de la maison.

Deux confrères, MM. Robino et Le Ru,

PHOTO DELASSALLE. — CAEN.



...est devenue
un chaos...

...et les bâtiments de jadis,
maintenant disparus...



premières bombes

ainsi que trois enfants étaient plus ou moins grièvement blessés. Deux autres supérieurs, le Père Gouriou et l'abbé Pincé, manquaient à l'appel ainsi que trois élèves.

Sur les cours, recouvertes de tuiles brisées et poussiéreuses, d'arbres déchiquetés, de portes, de volets et de fenêtres arrachés, on ne distinguait aucune forme humaine... Au bout d'un moment un garçon s'écria à travers un rire nerveux et saccadé, qui faisait mal : « J'étais avec eux dans la menuiserie et je suis juste sorti quand elle tombait. » Les malheureux ! Comment les découvrir dans ce fatras de ferraille tordue, de tôles ondulées, de planches brisées et de briques écornées?...

Le petit Blassy fut retrouvé le premier, dans la cour du voisin, où il avait été projeté par le souffle, par delà le mur. Il avait la tête à moitié emportée.

Roland Sale fut aperçu ensuite. Il semblait à peine assoupi, encore chaud. Et ne fut-ce le trou profond qu'il avait derrière la tête, du côté de l'oreille droite, d'où suintait un sang noirâtre, on eut pu croire qu'il s'en tirerait à bon compte. Malheureusement lui aussi était mort.

Contre toute espérance on continua à fouiller sur l'emplacement de la menuiserie. Tout à coup un appel retentit : c'était



PHOTO DELASSALLE. — CAEN.

M. Pincé qui appelait au secours et, pendant qu'on le dégageait, une nouvelle voix s'éleva, aiguë et haletante, celle de Marie Ange. Sur ces entrefaits, le Père Gouriou rentra de la ville où le bombardement l'avait surpris.

Les premières bombes tombées sur Caen avaient fait chez nous deux morts et sept blessés. On les transporta tous à l'Hospice Saint-Louis et aussitôt on se remit à aménager les tranchées creusées au fond du jardin en 1940. Nous nous y abritâmes la nuit du 6 au 7 juin qui fut épouvantable pour les quartiers du centre de la ville. Une immense lueur montant du quartier Saint-Jean éclairait sinistrement notre abri.

Au petit jour une équipe de volontaires descendit porter secours aux agents de la défense passive que l'on devinait débordés par l'ampleur du désastre. Le Père Lecocq, après des heures d'efforts acharnés, eut la satisfaction de pouvoir sauver des flammes deux religieuses de la Charité et MM. Gayot et Baillon une troisième.

Pendant ce temps, comme nous paraissions placés dans l'axe de tir de l'artillerie, le Père Directeur résolut de nous emmener à notre tour là où étaient déjà nos morts et nos blessés à l'Hospice Saint-Louis.

PHOTO DELASSALLE. — CAEN.



...laissent voir
au loin les tours
de l'Abbaye
aux Dames.

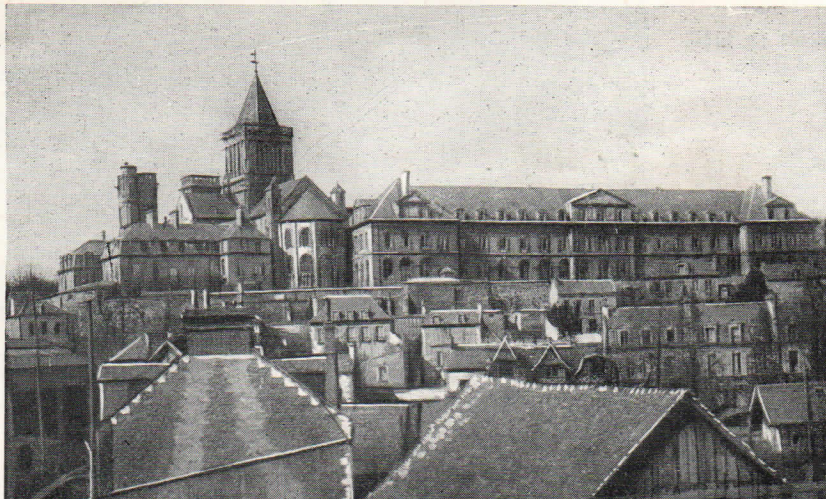


PHOTO DELASSALLE. — CAEN.

Au centre



MANIFESTEMENT, un centre d'accueil devrait s'y improviser. Une foule toujours plus nombreuse et plus pitoyable y accourait sans arrêt.

Les religieuses faisaient face à toutes les exigences physiques et morales, servant à manger, soignant les blessés, consolant les cœurs broyés et... oubliaient de se reposer.

Mais le flot des malheureux montait toujours. Il y en eut bientôt dans les couloirs, dans les caves, à la crypte, dans l'église, dans les tranchées et sous les arbres du parc.

Ces gens arrivaient, affolés, pleurant, découragés, ayant laissé sous les décombres qui une femme, qui un mari, qui toute sa famille et n'ayant sur eux que des vêtements déchirés et couverts de plâtras, ou s'ils arrivaient la nuit, drapés seulement, parfois, dans une couverture... C'était hallucinant. De toute nécessité il

fallait canaliser cette foule pour lui éviter de pires misères.

La direction des Hospices et celle des Réfugiés s'en rendirent si bien compte qu'elles demandèrent aux Pères de l'Institut de s'en charger.

Dès leur arrivée à Saint-Louis ceux-ci s'étaient entremis auprès de ces malheureux, au point que bientôt on recourut à eux comme à des sauveurs.

En leur confiant la responsabilité du centre d'accueil on ne faisait donc que consacrer un état de fait mais on leur permettait ainsi de se dévouer sans réticence selon l'urgence des besoins.

Le Père Gouriou, aidé de ses confrères et de quelques hommes remarquables, dont certains tragiquement frappés par le malheur, tel M. Payen, en collaboration avec les docteurs Hardré et Pinchon, M. et Mme Bouts, les internes Letrou et Lefilliatre mit sur pied une organisation digne d'éloges.



PHOTO DELASSALLE. — CAEN.

L'Abbaye aux Dames, devenue l'Hospice Saint-Louis (en haut) a abrité, dans sa crypte (ci-contre) et ses couloirs, des milliers de malheureux (à droite).

d'accueil de Saint-Louis

Soutenir le moral étant ce qu'il y avait de plus urgent, un Père de l'Institut partageait pleinement la vie de chacun des groupes et quand les bombes tombaient, que les obus sifflaient ou éclataient au-dessus de nos têtes, ce Père dominant ses propres nerfs et son angoisse semait un peu de calme sur ces groupes affolés. Le péristyle et la pouponnière étaient les deux endroits où sa présence se révélait la plus nécessaire particulièrement au cours de ces nuits pendant lesquelles les bombardiers passaient au-dessus de nos têtes et laissaient tomber leurs bombes tout autour de nous, faisant bouger les bâtiments comme s'ils eussent été posés sur un terrain mouvant et osciller sensiblement les piliers avec un craquement sinistre.

Toutefois ce secours moral s'il était le plus nécessaire n'était pas le seul indispensable.

Malgré la coupure du courant électrique, de la vapeur et de l'eau, il fallait préparer à manger à tout ce monde et lui permettre de vivre un minimum de vie humaine, et, pour cela, organiser les services de ravitaillement — le concours de M. Baudouin, économe des hospices, nous fut là extrêmement précieux — veiller à la salubrité des locaux où l'on s'entassait à l'extrême, faire aménager des points d'eau suffisants pour la toilette et la cuisine, tenir autant que possible à jour le fichier des présences et des décès, s'occuper des morts et des blessés qu'on nous signalait dans le quartier, creuser les tombes et effectuer les ensevelissements aux heures d'accalmie, ravitailler les groupes qui n'avaient pu trouver place à l'hospice et qui ne pouvaient non plus se ravitailler ailleurs, telles les Carmélites, tracer sur les toitures d'énormes croix rouges sur fond blanc qui signaleraient aux avions de reconnaissance alliés que nous étions une zone à épargner, assurer les liaisons avec la préfecture, la mairie, la direction des services de santé, le Secours National, que sais-je encore... Cette simple énumération donne une idée de la somme d'efforts qu'il a fallu déployer

pour mettre sur pied et faire fonctionner ce Centre d'accueil par lequel il est passé 4 à 5.000 personnes.

Ce tour de force le Père Gouriou l'a réalisé, à la satisfaction générale, grâce au dévouement surhumain des religieuses de l'Hospice, des cuisinières surtout, qui malgré le surmenage effarant gardaient encore leur sourire et leur calme et savaient à heu-



PHOTO DELASSALLE. — CAEN.

res fixes, en dépit des bombardements, servir les équipes chargées de la distribution des repas.

Cette même sérénité nous la trouvâmes chez les Carmélites que nous ravitaillions chaque jour à midi et le soir... et cela nous faisait grosse impression.

Le monde extérieur était bouleversé, mais le fond de ces âmes données gardait sa limpidité paisible... puissance de l'Idéal !...

En route vers Giel



BIEN que l'Hospice fût relativement plus sûr que l'Institut Lemonnier, où les obus de marine et les 77 ne cessaient de défoncer le jardin et d'abîmer les bâtiments, le Père Directeur jugea qu'il n'avait pas le droit d'y exposer cependant plus longtemps son personnel âgé et ses enfants. Il résolut donc de conduire, les uns et les autres, sur notre orphelinat de Giel, dans l'Orne, où un centre chirurgical s'était installé.

Une première étape retint le groupe au préventorium du Bas-Fleury, qui avait déjà recueilli les enfants de l'Hospice. Lorsque la caravane salésienne reprit la route en direction de Giel, les Sœurs qui s'occupaient des enfants de l'Assistance demandèrent qu'on leur donnât un Père de l'Institut pour le service religieux du « Prévent ». Le Père Prigent leur fut accordé. Par son zèle prodigieux, son mépris absolu du danger et sa bonne humeur constante il y devint vite légendaire.

A Saint-Louis il restait encore les Pères Gouriou, Lecocq et Faudet, les Abbés Camus, Barbier, Le Gallou, MM. Gayot et Baillon. A l'autre bout de la ville, l'Abbé Robino, à peine remis de sa blessure, s'employait au Bon Sauveur dans l'office de brancardier et M. Le Ru, guéri lui aussi, faisait un peu de jardinage mouvementé.

A la fin de juin le Centre d'Accueil de Saint-Louis se décongestionna et le travail devint moins accaparant. Alors l'équipe volante des jeunes abbés de l'Institut prit la route à son tour et alla offrir ses services à Giel. Ils furent employés là-bas comme brancardiers et veilleurs de nuit. Ils apportèrent ainsi une aide précieuse au personnel de la maison terriblement surmené.

Vision de la ville en flammes, les jo

(Photos prises par l'interne Letrou, des